LE HADITH, LA SUNNA

par le Pr M. Hamidullah

Le HADITH, synonyme de la SUNNA, est quelque chose de très rare, voire unique, dans l'histoire des religions. Il s'agit des récits sur les paroles et le comportement personnel de Muhammad, Prophète de l'Islam.

Différentes religions possèdent des livres, considérés révélés et comportant la parole de Dieu. Le Pentateuque chez les Juifs (appelé Taurât par les Musulmans), les Vedas et les Purânas chez les Brahmanistes, l'Avesta chez les Zoroastriens, le Coran chez les Musulmans en sont des exemples.

Il y a des biographies des fondateurs de religions, comme les Evangiles chez les Chrétiens, les livres de la Sîra chez les Musulmans, sans parler des textes chez les Bouddhistes, etc.

Mais le Hadith ne semble pas avoir de contreparties dans d'autres civilisations. Le mot Hadith signifie la « parole » ; le mot Sunna veut dire le comportement ». Comme on ne possédait pas un même terme pour englober et la parole et le comportement, on eut recours aux deux termes, puis à chacun d'eux on donna ce qui lui manquait. Ainsi, les deux mots sont devenus synonymes (et signifient : les récits concernant ce que le Prophète de l'Islam a dit à différentes occasions, a fait, et a toléré, tacitement, dans les pratiques de ses fidèles).

Il ne s'agit pas d'une biographie toute construite, mais seulement de récits ramassés en recueils, pour servir par la suite de matière première pour la biographie du Prophète ainsi que pour la description de son enseignement. Ces récits proviennent tous des Compagnons du Prophète, et ont été conservés de génération en génération jusqu'à nos jours par des « professionnels » de la transmission attitrée. Ces récits concernent tous les aspects de la vie : religion, morale, société, économie, guerre, commerce, mariages, naissances, morts, etc.

C'est un fait remarquable et incontesté que, sur aucun personnage ancien ou modene, on ne dispose autant de données biographiques, autant de détails sur la vie publique comme sur la vie privée allant jusqu'aux faits les moins importants ; par exemple on apprend autour de quel doigt de quelle main il portait sa bague, et si le chaton en sortait vers la paume ou le dos de sa main.

PORTANCE DU HADITH

L'importance de cette littérature est grande. Pour les Musulmans, parce que chaque geste de leur Prophète constitue pour eux une loi, une règle de comportement à imiter, obligatoirement ou de préférence selon les cas. Pour les non-Musulmans aussi, parce qu'elle renferme une mine d'informations sur la vie sociale des Arabes d'il y a 14 siècles, et explique l'histoire de l'Islam dans le monde.

De son vivant, le Prophète a eu un succès bien rare dans l'histoire des religions. Il commença sa mission à l'âge de 40 ans et dans les 23 années du reste de sa vie il a pu rallier un à un les millions d'êtres qui habitaient la Péninsule Arabique d'alors. Trois mois avant sa mort, quand il se rendit à la Mecque pour le pélerinage, il était accompagné de 140.000 fidèles, sans parler de ceux des Musulmans qui pour une raison ou une autre étaient restés chez eux dans les quatre coins de l'Arabie ; et ils étaient certainement plus nombreux que ceux qui étaient venus alors à la Mecque.

Si chacun d'eux raconte un seul fait sur son Prophète, on se rend facilement compte de l'immense quantité de renseignements de première main qu'on peut recueillir ainsi.

RAISON DE LA CONSERVATION DE CES DONNEES

Le Coran avait dit à plusieurs reprises et en termes très précis : « Quiconque obéit au Messager obéit alors certainement à Dieu » (4/80). « Et le (Messager) ne parle pas d'impulsion, ce n'est là que révélation révélée » (53/3-4). « Ce que le Messager vous apporte, prenez-le ; et ce dont il vous empêche, abstenez-vous-en » (59/7), etc.

Les premiers Musulmans ont pris au sérieux de tels commandements du livre saint. Comment ne pouvaient-ils pas le faire, puisqu'ils avaient reconnu que le Coran était la parole de Dieu, et que Muhammad était son messager, et que mortel, il devait les quitter un jour, comme tant d'autres prophètes avant lui. Donc, hommes, femmes, tous les croyants s'étaient donné la tâche de conserver ce patrimoine religieux. Certes chaque converti n'était pas intellectuel, ni également doué, mais l'immense nombre des convertis, dès le vivant du Prophète, est responsable de l'abondance de tels renseignements. Il faut néanmoins, reconnaître à ces gens simples une haute capacité intellectuelle, puisqu'ils ont pensé à la nécessité de conserver ces connaissances pour la postérité. Beaucoup d'entre eux furent probablement amenés à y penser par la suite, puisque de leur subconscience sortaient des connaissances quand on les questionnait. On sait la déconcertante rapidité avec laquelle l'Islam s'est répandu : le Prophète fonda une Cité-Etat dans une partie de la ville de Médine en 622 ; dix ans plus tard, quand il mourut, il régnait sur une superficie de 3 millions de kilomètres carrés : toute l'Arabie et des parties méridionales de l'Iraq et de la Palestine. Quinze ans plus tard, vers 647, les armées musulmanes étaient entrées en Andalousie d'un côté, et en Chine de l'autre, sous-entendus les pays entre ces deux points, aussi, comme l'Afrique du Nord, la Syrie, l'Iraq, l'Iran, le Turkestan, l'Arménie, l'Afghanistan, le littoral Ouest de l'Inde, etc. Les conversions à la religion islamique ne doivent pas avoir été moins grandes. Les compagnons du Prophètes étaient encore là et partout — le dernier d'entre eux ne mourut qu'une centaine d'années plus tard — et la soif des nouveaux convertis pour connaître la vie de leur vénéré Prophète était donc naturelle.

CODIFICATION DU VIVANT DU PROPHETE

La codification des mémoires individuels a commencé du vivant du Prophète, comme en témoignent les récits suivants :

Un jour un Ansârite (Médinois d'origine) se plaignit auprès du Prophète qu'il oubliait rapidement, et celui-ci de dire « Sers-toi de la main droite ». C'était une recommandation pour écrire.

Abdallâh ibn Amr ibn al-As rédigeait ce qu'il entendait dans les séances du Prophète. Ses camarades lui firent des reproches : « Mais le Prophète est un homme, tantôt, il est content, d'autrefois il est en colère, et toi, tu écris tout ! ». Abdallah questionne le Prophète, qui lui répond : « Tu peux écrire tout ce que je dis, car par Celui dans la main de qui est mon âme, rien de ce qui sort de ma bouche n'est jamais un mensonge ». Le recueil d'Abdallah est resté célèbre sous le nom de Sahîfa Sâdiqa, et fut objet d'envie de la part de ses camarades par la suite.

Plus important encore est le récit d'Anas, serviteur personnel du Prophète, qui passa dix ans dans la maison du Prophète, jusqu'à la mort de ce dernier en 632. Plus tard quand les élèves d'Anas insistaient, il sortait des cahiers et disait : Voici ce que j'ai écrit en entendant le Prophète, puis, je les ai présentés au Prophète pour qu'il les corrigeât s'il y avait quelques erreurs.

APRES LA MORT DU PROPHETE

On connaît de nom au moins une cinquantaine des Compagnons du Prophète qui ont laissé des recueils sur le Hadith, pour leurs enfants ou pour leurs élèves. On y trouve des noms les plus prestigieux, comme Ibn Mas'oud, Jâbir, etc. Ibn Abbâs, cousin du Prophète laissa « une charge de chameau » comportant ses compilations. L'histoire d'Abou Huraira est intéressante. Un jour, un de ses anciens élèves lui rappela qu'il lui avait raconté tel Hadith. Abou Huraira, âgé, ne se souvenait plus, mais quand l'élève insista, il lui dit : « Si je t'ai appris ce fait, il faut que cela se trouve dans mes livres ». Il le prit par la main, l'amena chez lui, chercha dans sa bibliothèque où « il y avait beaucoup de livres sur le Hadith », et après avoir feuilleté, il s'exclama, enfin : Mais oui, c'est là, et je t'ai bien dit que si c'est moi qui l'ai raconté, il doit se trouver consigné dans mes livres.

suite page 25

Tout laissait donc supposer qu'à bref délai le dossier du Cachemire serait de nouveau ouvert dans des conditions dramatiques risquant de mettre en danger la paix du monde.

Au début du mois d'août 1965, les « combattants pour la liberté du Cachemire » franchissaient la ligne de cessez-le-feu et s'infiltraient jusque dans la ville de Srinagar, capitale du territoire occupé par l'Inde. Les évaluations concernant le nombre de ces volontaires ne sont pas très précises. On parla d'abord de 1 000 hommes, puis de 1 200, puis de 2 000 ; il semble que globalement on puisse estimer à 3 000 le total de ces « mujâhidîn » décidés à semer la panique et à entretenir un état de guérilla dans la vallée. Un émetteur de radio clandestin s'intitulant « La Voix du Cachemire » — qui a toujours prétendu qu'il était installé dans la partie indienne du Cachemire — donnait au cours de ses bulletins d'informations des détails sur le travail de sabotage effectué par les volontaires : attaque d'un quartier général d'une brigade indienne, destruction de ponts dans la région de Naoshera et de Jammou, combats victorieux contre les troupes indiennes dans les secteurs de Srinagar, Pounch, Uri et Baramula. Le 13 août, les forces indiennes et les unités régulières pakistanaises commençaient à échanger des coups de feu sur la ligne de démarcation entre les deux zones du Cachemire.

Le même jour, M. Shâstrî, Premier Ministre de l'Inde, déclarait dans un message radiodiffusé que les incidents qui se produisaient dans l'Etat de Jammou et Cachemire constituaient « une agression déguisée du Pakistan contre l'Inde » et qu'il y serait répondu par la force. Mais simultanément un porte-parole pakistanais rejetait les accusations indiennes selon lesquelles des « éléments pakistanais » se seraient infiltrés au Cachemire indien et assurait que « les combattants de la liberté » luttaient par leurs propres moyens sur le territoire occupé par l'Inde.

Le 24 août, M. Shâstrî affirmait que l'armée indienne franchirait la ligne de cessez-le-feu aux endroits où des « envahisseurs pakistanais » chercheraient à s'infiltrer ; et il citait en exemple l'occupation par les troupes indiennes de trois avant-postes pakistanais situés dans le secteur de Kargil afin de maintenir une voie d'accès vers le front du Ladâkh, face aux Chinois. En fait, ces franchissements de ligne eurent lieu en divers endroits, et notamment dans la région de Pounch-Uri où les troupes indiennes pénétrèrent d'une trentaine de kilomètres en territoire occupé par le Pakistan. A la fin du mois d'août, le président Ayûb Khân se trouvait donc dans une impasse : ou bien il devait laisser la situation empirer dangereusement et admettre que la tentative de libération du Cachemire par les volontaires avait été un échec complet, ou bien il lui fallait réagir au plus vite et frapper sévèrement. C'est cette dernière solution qu'il adopta — le choix était presque inéluctable — et dans les tout premiers jours du mois de septembre, une colonne de soixante-dix chars d'assaut de type Patton, accompagnée de trois mille fantassins, franchissait la ligne de cessez-le-feu en direction du sud, dans une région relativement plate et découverte. De gros villages comme Chamb et Dewa furent aisément investis ; l'objectif de l'armée pakistanaise était manifeste : atteindre au plus vite la ville de Jammou pour s'assurer un avantage stratégique indéniable. Comprenant le danger d'une manœuvre qui risquait de couper de ses arrières une partie des troupes indiennes stationnées au Cachemire, le commandement indien répliquait presque immédiatement — le 6 septembre — par une attaque sur Lahore, importante ville pakistanaise et centre de culture islamique situé à quelque trente kilomètres à l'ouest de la frontière indo-pakistanaise. Comme l'admettaient les deux gouvernements, cette attaque directe contre l'Etat du Pakistan signifiait que les deux pays se trouvaient en état de guerre. Le conflit du Cachemire risquait donc de dégénérer en un combat sans merci qui pouvait amener l'un ou l'autre des belligérants à capituler sans condition.

Nous n'entrerons pas dans le détail de cette campagne militaire. Disons que, globalement, le commandement indien fit porter ses attaques sur trois points principaux : Lahore, Sialkot et Haïderâbâd, tous trois au Pakistan occidental. Le Pakistan oriental semble avoir été isolé et n'avoir subi que quelques raids aériens sans grande conséquence. Des trois fronts occidentaux précités, ce sont les combats pour la prise de Sialkot et de Lahore qui furent les plus acharnés et qui donnèrent lieu aux contre-attaques pakistanaises les plus sévères. Cependant, après une huitaine de jours pendant lesquels la guerre sembla vouloir faire rage, les événements se ralentirent considérablement, et d'une manière générale l'avance indienne en territoire pakistanais fut partout enrayée. Le 16 septembre, les troupes pakistanaises rejetaient même l'armée indienne sur son propre territoire en s'emparant de la petite ville de Khem Karam en direction d'Amritsar, ville sainte des Sikhs. Et le 22 septembre 1965, les deux belligérants acceptaient l'ordre de cessez-le-feu imposé par l'Organisation des Nations Unies.

Extraits de la Revue Orient, n° 38

LE HADITH, LA SUNNA (suite de la page 31)

Chacun des compagnons donnait des leçons sur le Hadith. Certains étudiants assidus assistaient aux cours de plusieurs maîtres, et ils transmirent à leur tour des codes plus importants, puisque amalgames des connaissances de plusieurs maîtres. En quelques générations, toutes les connaissances furent rassemblées, et les savants rédigèrent les mêmes données de différentes façons, selon les narrateurs, selon les sujets du contenu et ainsi de suite. Il était obligatoire d'étudier un ouvrage auprès de l'auteur pour obtenir le certificat de l'authenticité et le permis de retransmission, de génération en génération. La méthode est encore valable chez les Musulmans.

On verra ainsi que les recueils du Hadith que nous possédons maintenant reposent sur les connaissances de première main, rédigés par les témoins oculaires, et ne concernent point une compilation faite plusieurs siècles plus tard, à partir de folklore, d'ouïe-dire, encore moins inventées de toutes pièces.

Les meilleures collections sont au nombre de six, et ont pour auteurs Bukhâri, Muslim, Tirmidhi, Abou Dâoud, Ibn Mâja, an-Nasâi, les deux premiers étant les meilleurs.

Au cours des générations postérieures, on a rédigé des dictionnaires biographiques des transmetteurs du Hadith dans chaque époque, en précisant le nom de leurs maîtres et de leurs élèves ; et cela nous permet de contrôler dans chaque Hadith individuel l'authenticité de la chaîne des sources successives qui y sont toujours et obligatoirement mentionnées. On a également créé une nouvelle science, la méthodologie du Hadith, pour étudier les problèmes qui surgissent : s'il y a conflit entre deux Hadiths, s'il y a des renseignements qui ne se conforment pas avec le Coran, etc. Il y a d'autres ouvrages pour commenter les Hadiths, pour expliquer les allusions, le contexte d'un récit, etc.

On possède non seulement les ouvrages de Bukâhri et de Muslim (du 3e siècle de l'Hégire), mais aussi de leurs maîtres et maîtres des maîtres, jusqu'aux compagnons du Prophète. En les comparant, on voit que les faits ont à toute époque été transmis très fidèlement et sans aucun changement. On prépare actuellement un index d'une partie de cette énorme littérature, ce qui ouvre des perspectives intéressantes d'études.